

Liminaire

Il n'y a personne ici et il y a quelqu'un.

Rimbaud, *Une saison en enfer*.

Nous crevons d'être sans légende, sans mystère, sans grandeur.

Céline, *Les beaux draps*, III.

Il est naturel que l'on se demande d'où m'est venue cette double série de récits de soi et d'esquisses touchant quelques « philosophes » rencontrés au temps de ma jeunesse.

Le désir d'interroger une vie singulière avec acribie me traverse depuis la période la plus ancienne, mais jamais je n'avais été en mesure de dépasser la rédaction de quelques pages après des efforts démesurés et des artifices sans portée.

Serait-ce parce que la possibilité d'écrire ne devait naître qu'en fonction de la distance et du temps qui passe, du trépasement des choses, et donc à partir de la mort ou d'un certain état de chose neutralisé, planant ?

Nullement. La narration enrôle des images vives qui rapprochent le sensible évanescent du langage intérieur et des formes articulées, jusqu'à l'émergence du concept. Mais l'imagination, même épurée, schème préalable aux images sensibles et excédant déjà l'ostensible, voilà qui ne suffit point pour se mettre à écrire des récits de soi.

Par contre, du jour où je me suis senti écouté sur ces sujets-là qui me tenaient le plus à cœur, entendu poétiquement, ma position changea tout à fait. Volte-face qui surprit l'écriture déjà sur mes traces, m'atteignant de manière dorsale, se portant à ma hauteur et me montrant bientôt la vitesse de sa carrure.

Elle me suivait timidement et je ne le savais pas, mais je le voulais. Dès que je fus susceptible de me dire la vie suivant son cours, grâce au toucher de l'écoute, je me suis senti à l'abri, mis en mesure et en demeure

de dire la démesure, ce qui n'avait jamais pu s'exprimer ou se verbaliser, se rendre audible jusque-là.

C'est l'écoute solaire du libre vouloir qui fit jaillir le sang clair de la poitrine du penseur valeureux, crevant l'écorce de la grenade coriace. Plus j'étais entendu, plus le rougeoiement des souvenirs se configurait jusqu'à l'incandescence. Contrairement à ce que pensent certains philosophes, les souvenirs et leur quête, affective ou non, ne sont pas si différents d'une recherche de la vérité : se passe alors l'exigence d'un *quérir* similaire au *saisissement* où se trament de libres bifurcations, où l'émotion prenante se sent simultanément ressaisie, franche et éclaircie !

Non comme des récits linéaires jusqu'à la flemme de l'ouïe, ou crûment fragmentés, même au sens baroque du terme suivant lequel tout fragment se doit de refléter à chaque fois la totalité à la manière des éclats d'un miroir. Récits par bonds, enrôlant des ellipses, des intervalles avec ou sans transition, mais où le parcours naturel jusque dans ses caprices, consonne avec une ferme volonté de suivre son cours, fût-ce en s'aidant d'incidentes, avec des retours en arrière et des anticipations, des anacoluthes et des atonalités qui enhardissent la consonance ou la réverbération.

Chaque récit marque un segment du parcours comme les cailloux chauffés à blanc par le soleil ou les mies égrenées du petit Poucet, exposées aux ombres de la forêt ténébreuse, aux aléas des oiseaux pillards et bavards, aux contingences du rapt, de sa fulgurance. Tantôt, le segment narratif trace un chemin à travers la forêt opaque pour revenir à la maison, quand bien même elle serait obscurcie par la misère.

Tantôt, il s'interrompt, mais jamais complètement, jusqu'au délire. Non, le semis de récits trace un chemin discontinu, capable d'égarer jusqu'à la lueur intrigante, jusqu'à la profonde demeure de l'ogre, mais il n'ôte jamais la ruse capable de transformer le désastre imminent, le couteau sur la gorge, en escapade salutaire et incisive.

Chaque récit bref est une botte de sept lieues ! Une accélération inouïe de la vie confrontée à la vélocité et à la voracité du danger, mais face aussi à l'inertie familiale, la catalepsie nationale, à l'engourdissement international et à la pesanteur forestière, à l'ennuagement de l'existence ou à son abattement. Signe de résistance à l'ascendance océanique et arboricole comme à toute généalogie. La complexité d'un contexte dégagé par la science historique ou par l'habileté romanesque, n'expliquera jamais la simplicité d'une décision souveraine !

De surcroît, c'est aussi et à chaque fois, une force et une pensée qui sont en jeu : la liberté de quelqu'un avant même celle d'une personne, le désir

indéfini, l'être corporel distinct de l'être naturel, le langage intérieur rendant possible la langue articulée, l'accès du singulier au sens général voire à la vérité universelle, et l'espérance qui anime le mourir, malgré tout, face à la mort qui me devance.

Nous excédons sans cesse la généalogie, l'avatar psychique, l'épisode social, les coupes effectuées selon les codes, sans renoncer à l'anecdote. Car elle épouse au plus près l'aventure innovante, mieux que l'abstraction ou la reconstitution artificielle d'un récit normatif ; elle surprend le nœud même qui se forme dans le flux du temps et atteste ainsi de ses saccades, de la libre puissance de divers dénouements, d'une alternative au cœur de chaque événement.

Bref, je ne pouvais raconter à vitesse constante ni en instants sèchement éclatés le parcours de mon existence — excédant toutes les expériences qui peuvent d'ailleurs en perdre le pur fil —, car personne ne connaît la vraie vie des hommes, leurs continuités, pas plus que leurs intervalles ou leurs dislocations, et personne n'a le fin mot sur leur degré de fiction. Malgré tout, je connais ma vie d'une certaine manière, même si cette vie-là n'est pas la simple vie intérieure pas plus que l'intériorisation du regard des autres ou des mots sur moi, ni celui des autres que je suis devenu par rapport aux divers temps de mon propre parcours et de ses innumérables discours.

Ce n'est pas là un voyage vers un ailleurs que l'on me désignerait. Ce pourrait être simplement une circumnavigation pour chercher une île aux épices, et qui me permettrait d'offrir des boutons floraux de giroflier aux puissances régnautes qui soutiennent mon périple ! Où que j'aille, bien que Télémaque s'imagine chercher son père, je vais toujours vers ce qui est susceptible d'épicer l'existence humaine, de la *relever*, même si l'étrave de mon navire résonne du choc d'un rocher où je n'ai pas vu le jour.

En un sens, c'est un voyage qui vise le port de départ, mais qui n'est pas nécessairement mon lieu natal, et un périple au cours duquel je puis perdre la vie, de manière naturelle ou violente, sous les coups d'autochtones qui défendent légitimement leurs terres, leurs biens, leurs usages et leurs mythes, y compris sous les brutalités des mutins qui m'accompagnent ou désirent désertir.

En outre, le port initial de la circumnavigation, celui où je suis censé revenir, peut être un lieu étranger à ma patrie et nullement le retour à une identité territoriale, sensible, familiale ou politique, et même bien plutôt l'enjeu d'une trahison volontaire, un acte de liberté par rapport au destin du lieu natal, des liens familiaux et des autorités censées souveraines du navigateur.

Même rentré au port, le voyage ne cesse pas pour autant. La vie est un voyage à jamais inachevé : naître, c'est voyager, voir le jour et la nuit au fur et à mesure. Là où l'identité n'est pas l'identité *naturelle* ou *verbale*, celle qui dispense les noms que l'on imprime sur les choses et sur les autres, mais ce qui se présente à la variété des choses et des êtres côtoyés comme la première fois, ne portant encore nul terme d'aucune langue et que l'on ne peut donc aussitôt raconter.

L'île s'aborde comme un univers qui n'a pas encore été frayé par les enjambées, les naufrages, ni par les mots, l'arbitraire des signes ou diverses étiquettes. Chaque fois qu'une nouveauté apparaît, il faut la désigner du doigt, comme ceci-là, une eccéité, une vraie singularité : « jeunesse de cet être-ici : moi ! ». Non point tenue seulement à distance de la main ou du bout des doigts ou de la langue, mais comme ce qui s'ajuste, sur le mode d'une explication (*hoc est*), voire d'un concept, ce qui s'y murmure déjà comme un mot, susceptible de faire phrase avec les autres doigts et même discours avec les deux mains en mouvement.

Toutefois, même si l'être qui apparaît a déjà été frayé, nommé en diverses langues, écrit selon diverses écritures, il reste toujours de l'innommé et de l'inassigné en lui, préalables à ce geste qui désigne ceci, celui-là, antérieurs à la vibration du démonstratif. Ce qui, du coup, modifie la perception du temps, fait émerger un laps de ce temps-là (*inter haec*) où je découvrais les nouveautés, cet intervalle dans l'histoire connue et la mesure astronomique, dans la continuité même de la durée intime ou spirituelle.

Par cela même, s'il ne s'agit pas d'une identité naturelle, ni d'une simple ipséité spirituelle, d'un rappel d'une prise de responsabilité qui résiste au temps — comme une parole donnée —, il ne s'agit pas non plus d'une identité verbale au sens d'une identité narrative. C'est une *identité aventurière*, saisissante, celle qui part avec son passé et son entourage identifié, mais qui revient chez soi, augmenté et altéré par toutes les pertes et les prises, *saisissement*, y compris par des compagnons semés, fidèles, félons ou perdus en cours de route, après de longs détours, la visite d'autres îles et d'autres continents.

Identité voyageuse qui suppose déjà une présence, celle qui veut, choisit, décide, imagine le voyage et ce qu'il peut offrir au voyageur ou à ses soutiens à séduire. Identité libérale antérieure au passé, à l'identité naturelle ou savante — celle qui calcule sa position en scrutant l'horizon, les étoiles, les nuages de Magellan, le mouvement des galaxies —, comme à l'identité responsable, mais aussi à l'identité narrative toujours en recherche d'elle-même comme la guérison, récit interminable...

Si je suis en mesure de constituer une intrigue de la variété des choses, des événements et du narrateur lui-même immanent à la narration, c'est parce que le soi aventurier, sa hardiesse première est toujours d'ores et déjà à l'œuvre, et qu'elle perdure...

Il fallait d'abord oser sortir de l'océan et de la forêt, sans sortir de la nature, il fallait oser lever les yeux au-delà de l'eau et des branches vers les étoiles, pour que le plus hardi s'aventure sur la grève ou dans la savane, et assure à tout un chacun qu'il y aurait plus à attendre de la vie nomade que de la vie sédentaire, malgré les risques accrus et l'impossibilité de la vigne.

Il est vrai que l'ivresse du vin peut faire couler bien des songes voyageurs dans nos veines les plus sédentaires ! Le nomadisme n'est pas réductible à l'errance, à la privation d'un terroir ou d'une patrie, pas plus qu'à l'occupation, fût-elle provisoire, du territoire des autres, voire à la prise de possession d'une terre censée promise et offerte par une entité fictive, même si elle se montre soudain capable de s'arracher du sol comme un temple magique, surréaliste ou déporté.

La vigne suppose d'ailleurs le déracinement de certains espaces forestiers et même le dérochement de diverses surfaces arides. Et les navires au long cours de Magellan emmènent d'impressionnantes quantités de vin, car il favorise le courage et les rêveries, ne croupit pas rapidement comme l'eau claire de la rivière.

Et si, malgré tout, le soi aventurier revient à son île natale comme à soi — telle une rivière remontée jusqu'à sa source par un saumon, mais qui ne contient pas son abondance en réserve toute prête dès son jaillissement —, l'île que l'on croyait pouvoir nommer et déchiffrer dans toutes ses déclinaisons, voici qu'elle apparaît truffée de sédiments innommés et chargée de surcroûts au sein même de ce qui semblait identifié, interpellé depuis des lustres ! Sans oublier les épices rares ou inconnues que l'on transporte, les hôtes ou les otages, les interprètes indigènes, d'autres langues et manières de sentir, de se nourrir, de travailler, de se reposer ou de se raconter, et les traces d'autres espaces, d'innombrables rites et récits, prières et silences, tant de songes, de danses et de chansons, d'airs inouïs !

La présence à soi se révèle alors un foyer où sauvegarder et célébrer tout ce qui nous a accompagné au cours de nos aventures, tout ce qui s'est joint et ajouté à nous durant nos divers périples — et que rapporte à sa manière la chronique qui en témoigne de première main —, sinon tout ce qui reste encore à rejoindre, y compris la mort sans cesse devinée, sans cesse frôlée au long des périls exceptionnels comme durant le *mourir* ordinaire, enfin nôtre s'il ne se confond pas avec la mort de l'esprit.

Une identité narrative ne peut narrer sa propre mort, mais elle suppose notre parenté avec la mort, la nôtre et celle des autres, tout en exerçant une articulation entre le sensible cosmique et l'éthique, l'identité naturelle et l'identité responsable, ouverte sur ce qui l'excède comme une rivière secrète, parfois sortie de son lit, courant vers des fleuves miroitants et qui soudain se dérobent derrière des montagnes ou sous elles, des aveuglements mystérieux.

Il reste là, en somme, le libre exercice d'une puissance de discernement des bontés contingentes et des maux mystérieusement voulus, du vrai excédant la forme ou la finalité, mais encore du faux scintillant, de l'être primesautier et du néant, autant qu'une audacieuse estimation du comportement et des flux de la vie intérieure, une distinction du mien et du nôtre, sauf confusion délirante, avec le tien et le vôtre...

Nous le savons bien : la magie des récits fait que l'on se découvre non seulement le narrateur qui ravit, met le pluriel en intrigue, mais une présence flibustière à soi, un soi bouleversé, enchanté, une émotion aventurière, un enthousiasme ravissant, *saisissement* susceptible d'être écouté à son tour après avoir écouté et souffert tant d'autres récits, leur avoir offert si souvent l'hospitalité comme à des révélations, un abri comme à des apparitions en danger naturel d'évanouissement ! Je souhaite, avant de disparaître à mon tour, ce libre discernement et cette épreuve d'un charme indomptable à chacun de mes lecteurs.

Paris, en la fête de Bonaventure.